

SIMON LEDUC

L'ÉVASION D'ARTHUR

ou La commune d'Hochelaga

ROMAN



Le Quartanier Éditeur

Première partie

AVALER LA PILULE

*Dans lequel on apprend
que l'univers social est criblé de trous noirs*

« La neige tombe pus, è pousse. »

Échappée entre deux bouffées de Belvedere et tombée du balcon de chez madame Arsenault jusqu'aux oreilles d'un bonhomme de dix ans, cette phrase n'a pas fini de germer. Les potentialités sont énormes, quand on y pense. Encore plus quand on y rêve. Qu'est-ce qui peut pousser dans la neige ? Des popsicles, des slush puppies, des châteaux forts, des mondes féroces, des portes secrètes de labyrinthes souterrains... Assez pour étirer le temps avant que la cloche sonne et oublier que l'école a été inventée pour endormir l'esprit.

Arthur n'a pas perdu de temps à enfiler sa salopette ce matin. Peu importe qu'elle soit à l'envers et que la fermeture éclair lui gratte le dos ; que son pied droit soit dans sa botte gauche alors que le gauche a failli chausser la botte droite de son père ; que son foulard, au lieu d'entourer son cou, longe un de ses bras et pende comme une langue baveuse au bout de sa manche. Ces choses-là sont secondaires, ne concernent que les yeux. Car le cœur, lui,

est ailleurs, emporté par des projets qu'on n'aura jamais le temps de tout raconter.

Ça pourrait sembler beau, idyllique : un enfant explore, guidé par la fougue d'un imaginaire sauvage, non encore entravé par les impératifs de la raison ou paralysé par le regard des autres. Mais l'école est un univers social complexe et, si Arthur conserve cette innocence qui fait monter les larmes aux yeux des romantiques, on y croise des espèces plus socialement aguerries.

— Que c'est que t'as à creuser de même, la taupe ?

— Ouin, ostie de marmotte !

— Ouin, esprit de biveux !

Avant de poursuivre et d'étudier davantage les ramifications de leur lexique, précisons que les RJ sont une espèce prédatrice qui vit en meute de trois, à laquelle se greffe souvent un colosse du nom de Styve Taillefer, mammifère analphabète de bientôt quatorze ans dont l'espérance de vie dépasse à peine trente années. Et tous les quatre s'accordent pour mettre un *s* à *gueule* quand il est précédé de *péter*.

— C'est quoi ça, un biveux ? demande Ritch Junior.

— Ben tu sais ben, criffe, un biveux, la bibitte avec des grandes palettes pis une grosse queue, lui répond Roméo Jean-Baptiste.

— Tu parles de Styve ? fait Roch Jutras avec sa face de smatte.

— Non, criffe de cave ! L'animal sur les cin' cennes.

— Le castor ?

— Oué, le castor, le biveux !

— Ben c'est quoi le tabarnac de rapport ? Les biveux, ça creuse pas des trous, ça fait des crisses de barrages ! s'insurge Ritch.

— T'es sûr de ça, toi ?

— Ben oué, câlisse !

— On s'en câlisse, de vos histoires, les gars ! Mais crisse, toi, le p'tit Perra, qu'est-ce tu cherches icitte ?

Arthur cherche William. Il aurait beau vouloir répondre, la main de Styve l'étrangle. Une chance pour lui, *si si do ré ré* annoncent le début des classes. *L'hymne à la joie* est sous sédatif ce matin, comme tous les matins, et Arthur se traîne les pieds vers le rang d'un air soulagé.

Première période, c'est Univers social. Qu'est-ce que c'est ? La dernière conseillère pédagogique à avoir présenté sa vision du cours à madame Monique a fait une analogie avec une sauce au poivre. La société, c'est le fond de veau (« parce qu'on est jeune »). C'est le fond *social*. L'histoire, c'est la moutarde à l'ancienne. On rajoute du poivre pour donner du relief, ça c'est la géo. Et pour lier le tout, on a besoin d'un soupçon de féculé, ça c'est la tâche de la prof, qui veille à bien encadrer son groupe. Avec des explications comme celle-là, le ministère de l'Éducation croit peut-être qu'on a tous les ingrédients pour obtenir un produit de qualité supérieure, mais quand on jette la féculé directement dans le bouillon, ça fait des mottions. Madame Monique demande aux élèves de se placer en équipes de deux pour expliquer la création de l'univers. Tout le monde veut se mettre avec Benjamin Lamontagne, qui a une réponse toute faite. Il raconte qu'un barbu a

formé une boule en pâte à modeler, puis qu'il y a jeté un bonhomme Playmobil. Le bonhomme s'ennuyait, alors le barbu a envoyé une pluie d'animaux. Comme ça ne convenait toujours pas, une madame avec un tatoo de serpent est descendue d'une côte avec une pomme pour bruncher.

Quant à Arthur, il propose à William d'inventer une histoire.

— Au commencement, y a un homme qui pédale dans le beurre.

— C'est qui, le bonhomme ? demande William.

— Un vieux poilu.

— Pourquoi il est vieux ?

— T'es tannant, toi, avec tes questions !

— C'est tout le temps des vieux, dans ces histoires-là.

Si tu veux inventer une histoire, tu pourrais commencer par changer les personnages.

— C'est ça je dis, le bonhomme est en bécique !

— On pourrait pas le mettre en moto ?

— Non, ça c'est la madame.

— La madame ?

— Oui, une madame qui passe pis qui lui fait un show de boucane pour l'impressionner. Elle lui dit de monter avec elle.

— Oui, pis là ils partent à la conquête de l'espace.

— Non, parce que le monsieur veut pas embarquer.

— Y est donc ben cave !

— Lui, il trouve que c'est sa machine à elle qui est cave.

— Câline, Arthur, c'est pas de la création du monde que tu parles, tu parles encore de tes parents.

— Ça a crisse pas rapport !

— Wô, capote pas !

C'est vrai que les travaux d'Arthur présentent des signes de la séparation de ses parents. Sa mère est partie il y a un peu plus d'un an. Arthur se doute parfois que c'est à cause de lui, il y pense souvent quand ils font le trajet dans la voiture de sa mère, de la rue Darling à la rue Théodore.

Devant l'appartement de son père pousse un vieux frêne au tronc fendu. Arthur s'imagine disparaître à l'intérieur de l'arbre, et y découvrir un réseau de tunnels. Les trous noirs ont le pouvoir d'attirer les enfants : les troncs d'arbres creux, les dessous de balcon, les bouches d'égout, les vides sanitaires. Arthur s'y glisse, fuit sans le savoir, la tête truffée de crevasses où l'attention s'écoule naturellement sans revenir à son point de départ, sinon par hasard.

— Mais c'est quoi le rapport avec la création de l'univers ?

— Quand le monsieur pis la madame pognent trop les nerfs, ils finissent par se rentrer dedans. C'est le big bang.

Madame Monique s'étonne souvent des chemins de traverse qu'empruntent les élèves de sa classe, mais l'expérimentation a ses limites.

— Qu'est-ce que vous faites là, les gars ?

— On teste notre théorie !

William est debout entre deux rangées de pupitres, penché par-devant, et il s'agite le bassin pendant qu'Arthur l'empoigne par-derrrière. Madame Monique renonce à leur demander ce qu'ils cherchent à démontrer avec leur

expérience. Elle leur rappelle simplement que la méthode scientifique exige de maintenir une distance critique : l'objectivité. Arthur lui répond avec un large sourire que William est son objet. Madame Monique reste coite jusqu'à ce que madame Aileen arrive pour le cours d'anglais.

Avec elle aussi, le programme pédagogique est plutôt riche et, pourrait-on dire, holistique. C'est que madame Aileen refuse catégoriquement d'employer le français pour se faire comprendre (on la comprendrait encore moins, mais c'est une autre histoire). Elle préfère utiliser la chanson et le mouvement pour favoriser l'assimilation de l'anglais langue seconde, comme elle l'a appris durant une semaine de formation continue en danse éducative sur une base de plein air des environs de Morin-Heights. Madame Aileen y a vécu une communion sans pareille avec la nature, ses pairs et son corps ; elle en est revenue transformée.

Chaque fois que madame Aileen s'exclame « Sing along ! », Arthur entend « signe à langue ». Il comprend à peu près c'est quoi : un système de communication sophistiqué incluant des gestes – par exemple les bras qui se déploient en étoile pour montrer les effets irradiants du « sonne » –, mais aussi des grimaces, des applaudissements, des incantations, des raclements de gorge, des mimes et des bruits d'animaux. Un véritable langage universel, celui de l'avenir et de l'amitié.

Aujourd'hui, les enfants doivent répondre à des questions oiseuses visant avant tout à solidifier leur confiance en eux. True or false ? Elephants are blue ; snow is good for

breakfast ; the lion is the king of the jungle. Les réponses devraient être consensuelles. Mais l'expérience de la réalité nous oblige à rappeler aux didacticiens du ministère de l'Éducation que tout est relatif. Peut-être est-ce dû à la réalité socioéconomique de certains enfants pour qui la soupe à l'eau est plus un souper qu'un déjeuner. Bref, si enseigner, c'est d'abord inculquer la capacité de douter, on est sur la bonne voie.

Le cours de madame Aileen est comme une émission télévisée pour jeune public où toute tension est désamorcée par un chant de clôture. La boîte de son fait retentir les premières notes synthétiques, la chorale menée par Naïma Fares et Hakima Benazza se perche plus haut que prévu et madame Aileen ferme les yeux. Quand les percussions embarquent, des objets légers prennent leur envol. Boules de papier, gommes à effacer, bâtons de céleri et quartiers de clémentines rasant le plafond. Les apprenantes et apprenants s'émerveillent de leurs hyperboles. Arthur, lui, rampe sous son bureau, puis sous celui de William et de qui d'autre encore. Il se fraye un chemin parmi les pattes de chaise.

— What a maze ! s'exclame plus tard madame Aileen, devant madame Stéphanie. Je ne les sais comprends pas toujours, ce que les font les enfants. Les sing, les dance, les play, les do great !

Grandes sont les espérances quand la cloche sonne comme un soleil et que les salopettes à peine humides de l'avant-midi sont enfilées en fonction de codes esthétiques variables. Les enfants dévalent les marches vers la

cour et fragmentent ce territoire rectangulaire en zones de valeurs inégales. Pendant que les plus forts se dirigent vers le sommet de la butte de neige et passent leur récréation à repousser la concurrence, d'autres se contentent de racoins isolés : les RJ complotent avec Styve à la recherche d'un moyen de fumer sans faire de boucane ; des lunatiques errent, les poings en avant, ou culbutent comme des ninjas ; des fillettes façonnent des briques pour la construction de forts toujours à recommencer ; d'autres scrutent les mystères du sexe opposé et s'enflamment pour toute syllabe sortie de la bouche de Loïc St-Hilaire ou Magali Pépin ; Arthur et William, eux, ont une mission qui leur est propre : creuser. Creuser les surfaces constitue forcément un moyen d'accéder à de grandes choses. En plus, Styve et les RJ ne sont pas dans les parages, ce qui ouvre la voie à une exploration libérée des contraintes habituelles.

Mais que cherchent-ils, en vérité, ces enfants ? De leurs fenêtres, les professeurs et autres professionnels de l'école ont, pourrait-on penser, tout le loisir de s'émerveiller de leurs coups de sonde dans la neige. Des psychologues inspirés par les théories psychanalytiques y verraient sans doute une quête symbolique. Les enfants piochent la neige pour découvrir ce qu'ils sont réellement sous la surface des récits quotidiens. Selon Françoise Dolto, les garçons de huit ou neuf ans s'arment de bâtons afin de colmater la faille intime qui s'est créée en eux quand leur pénis a cessé de se gonfler à la moindre envie de pisser. Que dirait l'une de ses disciples de ces gamins qui, eux, four-

ragent dans toutes les cavités possibles? Évoquerait-elle un désir d'exploration abyssale, l'appel des trous noirs originaires? Peu importe. Personne ne se tient à sa fenêtre en ce moment. Personne ici n'est payé à rêvasser. Tout le monde prépare les activités du reste de la journée, corrige des copies ou téléphone à un parent pour parler des mots curieux qui sortent de la bouche de son enfant. On comprendra aussi que la psychoéducatrice de l'école, madame Thérien-D'Amour, n'a pas le temps de se livrer à des analyses freudiennes sur quiconque ni de lire *Le séminaire* de Lacan. Elle préfère de loin la science exacte des souris de laboratoire, le fluo des imageries cérébrales et les dépliants de l'Institut Douglas sur le TDAH et les traitements neurochimiques.

Pas d'émerveillement au deuxième étage, donc. Pourtant, sur le plancher des vaches, il y aurait de quoi susciter un moyen émoi, de quoi pousser un « What the » suivi du *forbidden word* de madame Aileen, parce qu'en termes de fuck, il y en a un majeur avec la réalité en ce moment, et c'est sous les mitaines de William Thibodeau qu'on est sur le point de le découvrir.

Dans lequel Arthur s'adresse à toi

Je sais pas si tu te souviens de la fois où on a fait manger un caca de chien gelé à Benjamin Lamontagne. On l'avait emballé dans un papier de Oh Henry! Benjamin s'en est tellement pas remis qu'il a arrêté de passer l'Halloween pis ses parents ont décidé de devenir Témoins de Jéhovah juste pour pas qu'il ait l'air trop bizarre. Ben c'est comme si on était revenus dans le temps, sauf que là, c'était du vrai chocolat. On était sur l'heure du midi pis on creusait. Je sais pas pourquoi, mais on creusait pareil. Pis là, William me crie «Fudge!» «Fuck, j'y dis, pas fudge!» Mais lui, il me répond pas. Il sort juste sa mitaine bleue de la neige. Sauf qu'elle est rendue brune. Dessus, il y a des traces de break plus longues que celles des bobettes de madame Arsenault. Déjà que c'était gros de se mettre les mains dans merde juste pour la joke, William m'a regardé droit dans les yeux pis il a léché sa mitaine. J'ai comme eu un arrêt cardiaque, sauf que je me suis retenu de m'évanouir. William aurait peut-être tenté le bouche-à-bouche pour me réanimer.

« Est dégueue, ta joke, Will », que je lui ai dit, mais il a pas réagi. Il a replongé la patte dans son trou pour revenir avec une grosse boule brune qui lui a beurré le bord de la bouche comme s'il avait frenché le Joker.

— Goûte ! qu'il m'a dit.

— T'es malade ! j'ai répondu.

Il a plongé une troisième fois.

Des miracles, on est pas nés à la meilleure place pour en vivre. Mais crime, des fois, ça se peut. William était pas mal convaincant pis, de toute façon, s'il avait essayé de me faire manger de la marde, on aurait été deux à sentir le cul. Sauf que, tu sais quoi ? C'était bon !

— Fudge ?

— Fudge en ostie !

C'était du fudge ! De la crème glacée au fudge ! Comment ça se fait qu'on a trouvé ça ? Je peux pas le dire, mais comme dit madame Arsenault, ces temps-ci, la neige pousse. On dirait même qu'elle est pleine du groupe des produits congelés. On en a bouffé le plus possible jusqu'à tant que la cloche sonne. On devait être inspirants, parce que quand on s'est levés pour aller en rang, on a vu que tout le monde autour de nous faisait la même affaire. Tout le monde avait la gueule pleine de neige à chercher des trésors pis ça a fait capoter les RJ pis Styve, mais ils sont arrivés trop tard, ils ont juste eu le temps de dire « Toé, le criffé de Perra, tu vas en manger une tabarnac », mais moi, je savais que je pouvais plus rien avaler. Je suis rentré en classe avec la bedaine pleine pis le cerveau gelé comme une balle.

*Dans lequel on trouve des notes laissées
en divers endroits sur divers supports
pour diverses raisons*

Agenda de William Thibodeau

William a été malade en classe aujourd'hui. Il a vomi plusieurs fois, dont une alors qu'il cherchait son matériel d'arts plastiques dans son pupitre. Le concierge a nettoyé les dégâts du mieux qu'il a pu, mais il se peut que des odeurs persistent sur des objets comme son étui à crayons ou ses cahiers. Vous serait-il possible de laver à nouveau ce qui est lavable? Toute la classe vous en saurait gré.

Par ailleurs, j'aimerais vous rappeler que la politique de l'école interdit la consommation d'aliments comme le chocolat, les bonbons ou les chips. L'alimentation est une part essentielle du développement de l'enfant. Je vous fournis à titre indicatif cette brochure du Guide alimentaire canadien. Bonne lecture!

Madame Monique

Boîte vocale d'Anne Sepa

Bonjour, le message est pour madame Perra. C'est Denise du service de garde. Madame Perra, Arthur a rien mangé

ce midi. Il dit qu'il se sent pas bien. Moi je trouve qu'y sent la Snickers. Hé hé hé. Y a pas l'air de filer. Pauvre ti-pit. J'ai essayé de parler à monsieur Perra son père, mais ça répond pas. Faudrait peut-être venir le chercher. Y est pâlotte pas mal. Il dit que *bip*.

*Sur une feuille de cahier de mathématiques
arrachée et glissée dans la case de B. Lamontagne*
Tu nous doigt 10 \$ cash! Demain midi o + tart.

Au verso du devoir d'Arthur Perra

Bonjour, Arthur m'a remis ce devoir ce matin. C'était un exercice à faire il y a deux semaines. J'aimerais savoir ce que vous pensez de ce qu'il a écrit. Peut-être serait-il bon que nous nous rencontrions pour parler de tout ça.

Madame Monique

Au recto du devoir d'Arthur Perra

Le lundi 18 mars

1) *Quel est le travail de tes parents ?*

Avant, maman travaillait dans la rue avec des punks. Là, elle a un bureau avec une machine à café. Papa travaille dans un hôpital avec des vieux et des malades. Il peut pas les soigner parce qu'il est pas médecin ni infirmière. Il dit qu'il est sur le même plancher qu'eux mais maman dit qu'il est un niveau en dessous.

2) *Quel travail veux-tu faire quand tu seras grand ?*

Je sais pas à quoi ça sert, mais je veux être explorateur. Je

pense pas me rendre à l'autre bout du monde. Pas besoin. J'ai déjà trouvé un frigidaire dehors. Dedans, tu pouvais te faire une cabane avec plein d'étagères pour mettre tes jouets, ta bouffe et ton couteau. Les frigidaires, ça empêche de pourrir. Faut juste pas s'embarquer dedans.

Dans un cahier rouge

Choukri Mohammed est revenu aujourd'hui. J'ai joué aux échecs avec lui sur l'heure du dîner. Dire que la semaine dernière, j'ai dû lui faire une clé de bras quand le docteur Gendron a refusé de le rencontrer. Aujourd'hui non plus, ça ne s'annonçait pas très bien. En sortant de l'ascenseur du quatrième, je l'entendais crier, comme s'il me parlait déjà depuis un bout. Ça sonnait à peu près comme ça :

— ... mais ça, c'est le temps qu'il fait, oui, le temps d'attente avec les autobus qui passent tout droit parce que tu n'es pas assez au coin, oui, oui, le temps du froid, du froid froid froid, mais toi tu te plains du froid sans savoir c'est quoi, oui, ce que ta peau blanche sait pas, c'est que le froid du froid, il vient de tes *ça va*, oui, des regards qui fuient, des mots qui ne viennent plus, oui, il vient de tes parents, oui, c'est ce qui te déchire la bite quand les poignards font sortir les poissons de ton gland, oui, quand tu éjacules des pointes d'icebergs, que tu te noies sous ce qui chauffe, oui, que tu pleures sous les sourires, oui.

— Tu trouves que les gens sont pas assez chaleureux, Choukri ?

Il s'est assis et on a pu jouer un moment.

— Pourquoi tu viens à l'hôpital, Choukri ?

— Tu voudrais que j'aïlle où, oui?

Choukri sent la rue. Le cumin aussi. Mais son problème principal, c'est sa barbe noire énorme, son accent venu d'ailleurs, ses pinces qui serrent trop fort, et notre époque.

— As-tu déjà travaillé ici, à Montréal?

— J'ai travaillé à travailler. Mais pour le travail, faut la confiance. Pour la confiance, faut l'écoute. Oui. Mais tout le monde se promène avec des écouteurs, oui.

— Au fait, tu as quel âge?

— Je ne sais pas, oui. J'aurai trente-sept ans le 37 mars.

— Ah, et c'est dans longtemps, le 37?

Mais je n'ai pas compris sa réponse. Il a encore dérapé. Il est revenu à son idée de froid, à son tourbillon où sa mère était un poisson et son père un pêcheur, à des pics de glace et à l'éternel retour de la mort. Il s'est levé et a claqué la porte de l'escalier comme si c'était la face du docteur Gendron.

Agenda de William Thibodeau

Madame Monique, je t'écris pour te dire sans le dire devant tout le monde que suis désoler. Je savait pas que quand tu disait de laver mes cahiers ça allait faire des vagues de même. Je te jure que je les ai pas passer à la sècheuse pour les faire rétréssir désoler.

William

*Dans lequel le capitaine Morgan
sourit la nuit*

Certains ont l'assoupissement plus facile que d'autres.

Ils ne nous intéressent pas.

Anne s'enfonce dans son matelas, pas dans le sommeil. Ça tournicote, les draps s'emmêlent autant que les idées. Impossible de faire le vide, ses paupières ne picotent pas, son cerveau joue des reprises.

Arthur est-il bien chez son père ? Il devrait, me semble. C'est la semaine de Pierre, après tout. Anne n'a pas encore l'habitude de la garde partagée. Ça reste un effort pour elle de dissocier ses identités, de passer de mère à célibataire, des responsabilités à la débauche, des Ficello à la Smirnoff, du Tempra aux nuits sur la corde à linge. Me semble que ça devrait être arrangé, les affaires de quand s'occuper du petit. Une semaine sur deux, c'est pas compliqué. Sauf que le temps ne se laisse plus si facilement découper en cases depuis que les préoccupations font des quarts de nuit.

Oui, c'est vraiment la semaine de Pierre, me semble. Oui, crise de niaiseuse, arrête de te poser des questions de

nounoune pis dors, sacrement, dors. Sauf qu'avec Pierre, on n'est jamais trop sûr de rien. Regarde-moi-le faire du vélo même en février. Il a de la misère à distinguer l'été de l'hiver. Pas étonnant qu'il s'empêtre dans les semaines et les journées.

Rien pour arranger les affaires avec Arthur. Il s'enfonce en lui-même. Ni Pierre ni elle n'arrivent à autre chose que de lui pousser davantage le crâne entre les épaules. Regarde-le marcher, voûté comme un punk qui a DROP OUT tatoué en grosses lettres sur le front. C'est certainement pas son père qui va le sortir de cette attitude-là. Mais elle, est-elle capable de mieux ? Est-elle un modèle positif pour lui ? Toujours à courir et à se démenner, à s'affoler sans raison et à brûler ses grilled-cheese, à foirer ses gâteaux, à répondre au téléphone au lieu d'écouter son fils, lui qui ne dit rien, qui n'a jamais de problème, ne fait jamais rien de ses journées, n'a presque pas de devoirs et revient de l'école avec le sac à moitié vide et des sandwiches à peine picossés.

Peut-être qu'un verre l'aiderait. Ou des antidouleurs ? C'est vrai qu'elle a un peu mal au dos. Non, Anne n'est pas pathétique à ce point. Un verre, ça devrait être correct. Elle se lève, trouve à tâtons ses cotons ouatés au pied du lit, ses pantoufles, et elle allume le plafonnier de la pièce double. Elle plisse les yeux sous la lumière crue, sort la bouteille du meuble télé, puis elle éteint et se laisse tomber sur le divan, dans le faible halo jaune de la lampe de coin. Elle soupire.

Un pied sur le tonneau, le capitaine Morgan a le sou-

rire du gars prêt à la soutenir dans sa démarche. Anne avale un premier verre cul sec.

Elle se détend. Sa gorge chauffe, elle sent le rhum descendre dans son œsophage. Si seulement elle pouvait s'enfoncer aussi agréablement dans le sommeil. Il faut laisser aller. De toute façon, elle ne peut rien faire. Pierre doit trouver ses repères dans le monde de la paternité, et il doit les trouver seul. C'est la nuit. Elle ne peut pas débarquer chez son ex pour s'assurer que tout va bien. Elle aurait l'air d'une maudite folle.

Bientôt, elle ne sent plus ses tracas, elle perd le signal de son sixième sens, qui lui dit qu'Arthur est dans le trouble. Un autre coup, et le radar s'embrouille complètement.

Mais Anne a raison de s'inquiéter, car son Arthur ne va pas bien. Il vient de se réveiller en sursaut d'un rêve étrange où chaque partie de son corps qui entrait en contact avec un objet y restait collé, comme une langue sur un poteau l'hiver. Et quand on dit collé, ça veut dire bienvenue chez les amputés de guerre. Arthur a perdu ses mains, une oreille, sa bouche puis ses yeux. Il se trouvait dans la cour d'école et des objets n'ont pas voulu le laisser partir. Quelle force les animait ? Arthur ne saurait pas le dire. Pour le moment, il est sous le choc. Il est tombé du lit après avoir perdu ses yeux. La chose les a littéralement arrachés de son visage. Qu'est-ce qu'on voit quand on devient aveugle ? Dans cette chambre plongée dans le noir, il ne voit rien. Quelle chambre, au juste ? Il ne voit même pas le bout de ses orteils, même pas ses mains. En

revanche, son nez fonctionne toujours. Cette odeur d'humidité ne peut être que celle de chez son père.

— Papa ? Paaapa ?

Papa ne répond pas. Arthur ne devrait probablement pas s'en étonner, mais à cause du rêve qu'il vient de faire, il s'inquiète : est-ce que papa répond pas parce que j'ai plus de bouche ? Est-ce que j'hallucine que je parle ?

— Papa ?

Son appel ne reçoit pas d'écho dans le noir. Arthur va devoir se lever pour chercher de l'aide. Espérons pour lui qu'il a encore des pieds.